anxa
87-B
7856

D626

E. K. Waterhouse.
1937.

MONOGRAPHIE

DE LA

BASILIQUE DE SAINT-JUST

DE

VALCABRÈRE

Digitized by the Internet Archive
in 2015

https://archive.org/details/monographiedelab00meti

SOCIÉTÉ RÉGIONALE DES ARCHITECTES DU MIDI DE LA FRANCE

MONOGRAPHIE

DE LA

BASILIQUE DE SAINT-JUST

DE

VALCABRÈRE

(HAUTE-GARONNE)

AVEC 13 PLANCHES

PAR

R. MÉTIVIER

ARCHITECTE DU DÉPARTEMENT DU GERS

Vice-Président de la Société des Architectes du Midi,
Architecte des Monuments historiques
et Inspecteur des Édifices diocésains du Gers.

TOULOUSE

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE ÉDOUARD PRIVAT

45, RUE DES TOURNEURS, 45

1899

AVANT-PROPOS

Les touristes qui parcourent en détail les Pyrénées ne manquent pas de se rendre à Saint-Bertrand de Comminges, et ils n'ont certes pas à regretter leur excursion, car l'intérêt déjà très grand que présentent les curiosités qui s'y trouvent est encore rehaussé par le cadre magnifique des montagnes. La cathédrale principalement, avec son cloître, ses stalles, son buffet d'orgue, ses reliques, ses tombeaux et inscriptions anciennes, est du plus haut intérêt.

Nous n'avons point l'intention d'entreprendre ici la description de toutes ces choses. Les visiteurs trouvent du reste sur place une monographie de l'édifice [1] et peuvent la consulter avec fruit. Peut-être essaierons-nous un jour de lui donner son complément naturel en publiant quelques relevés de ses parties les plus remarquables.

Pour le moment, notre but est de mettre le voyageur en garde contre ce qui nous est arrivé à nous-même et se produit le plus souvent lorsque la visite de Saint-Bertrand de Comminges est terminée. Si

1. *Monographie de Notre-Dame de Comminges*, par le baron d'Agos, 1876.

l'on sort de la ville par la porte sud, dite « de Cabirole », très intéressante avec les inscriptions diverses qui la décorent, on se contente le plus souvent de jeter un regard rapide sur la vallée superbe qu'on a devant soi et sur les montagnes qui la bordent. On distingue bien, à droite, une modeste église de village, surmontée d'un clocher aux formes massives, qui se dessine vigoureusement dans la plaine; mais l'aspect de l'ensemble de l'édifice est si triste et si pauvre par rapport à ce qu'on vient de voir à Saint-Bertrand, qu'on est tout naturellement tenté de regagner la gare de Loures[1] au plus vite, sans s'arrêter au retour.

Nous engageons vivement le lecteur à visiter cette église qui est celle de Saint-Just de Valcabrère, village qu'on traverse en venant à Saint-Bertrand. Les antiquités romaines qu'elle renferme sont du plus haut intérêt, et les liens historiques qui lient les deux monuments sont du reste si étroits, que l'excursion ne saurait être complète et vraiment intéressante que si l'on visite successivement l'un et l'autre. Nous irons même plus loin, sans crainte d'exagération, en disant que l'intérêt archéologique de l'église de Saint-Just dépasse de beaucoup celui de la cathédrale de Saint-Bertrand, en raison de l'ancienneté des fragments de sculpture que cette église contient. C'est incontestablement l'édifice religieux le plus ancien et le plus curieux de la région du sud-ouest, sans en excepter les églises de Luz et de Saint-Savin.

Nous avons fait de ces fragments un relevé aussi fidèle que possible, étant donnée l'obscurité qui

1. Première station du chemin de fer de Montréjeau à Luchon.

règne dans l'intérieur du monument. On les trouvera plus loin accompagnés des plan, coupes et vues extérieures de l'édifice. Leur production a été le but principal, pour ne pas dire unique, que nous ayons eu tout d'abord en vue. Cependant, après les avoir mis au net, il nous a bien fallu y joindre quelques explications pour les rendre compréhensibles. Enfin, mis en goût par l'intérêt de plus en plus vif que nous prenions à notre sujet, nous nous sommes laissé aller à esquisser les quelques considérations historiques qu'on va lire ; mais nous demandons pour cette dernière partie de notre étude toute l'indulgence du lecteur, car si nous savons tenir un peu le crayon, nous nous sentons beaucoup moins de facilité pour manier la plume.

Confessons même de suite notre insuffisance pour faire un travail d'ensemble sur un sujet qui demanderait à lui seul plusieurs volumes, et devrait embrasser, pour être un peu plus complet, une période de seize siècles, depuis le commencement de l'occupation romaine ou la fondation de *Lugdunum*, la métropole de la peuplade des *Convenæ*, c'est-à-dire depuis l'an 75 avant l'ère chrétienne, jusqu'au seizième siècle, époque de l'achèvement de la cathédrale de Saint-Bertrand.

Enfin, que de points obscurs pendant cette longue période! Que de lacunes dans l'enchaînement des faits, et de combien de révolutions ou bouleversements successifs ce coin de notre sol n'a-t-il pas été le théâtre, qu'il s'agisse de l'occupation romaine, de l'invasion des Barbares, Sarrasins compris, et surtout du Moyen-âge! Quel champ immense pour les recherches historiques pouvant amener la décou-

verte de faits ayant cet avantage de remplacer les simples hypothèses auxquelles, faute de mieux, l'imagination vagabonde se donne libre cours ! « Qui nous donnera, comme le dit si bien le baron d'Agos dans l'étude qu'il a faite sur cette vieille basilique, pour entreprendre ce travail, l'homme pour lequel les antiquités religieuses n'ont pas de secret, le savant consciencieux que la science n'enfle point et qui pourra donner de cette église une monographie aussi complète qu'elle le mérite? »

La tâche est lourde. Plusieurs écrivains ont déjà publié nombre d'études isolées sur Saint-Just, au point de vue épigraphique principalement[1]. Aucun, que nous sachions, n'a encore produit de travail bien complet. Nous répétons que nous n'avons point la prétention de combler cette lacune, mais seulement d'ajouter notre modeste contingent aux recherches déjà commencées, et cela en nous servant du langage qui nous est naturellement propre : le dessin.

Peut-être voudra-t-on bien nous accorder, en dehors de cela et en notre qualité d'architecte, quelque compétence, lorsque, au sujet des origines probables de la construction de l'église actuelle, et parlant ce qu'on est convenu d'appeler « le langage des pierres », nous ferons entrevoir un fait qui ne nous semble avoir été encore signalé par personne : nous voulons parler de l'existence d'une église primitive qui a précédé de plusieurs siècles l'érection de celle existante. Nous en trouvons la preuve dans certains fragments de sculpture, qui, avec ceux d'ori-

1. Citons principalement l'*Etude sur la basilique de Saint-Just*, par le baron d'Agos, 1857.

gine romaine, sont la plus belle parure du monument.

En ce qui concerne la riche vallée qui fut pendant cinq cents ans l'emplacement de la ville populeuse et florissante appelée *Lugdunum Convenarum*, il serait à souhaiter qu'un intelligent chercheur, savant et riche, entreprît quelques fouilles sérieuses, de façon à mettre à jour les trésors cachés que recèle certainement le sol, sous sa couche supérieure de démolitions et d'alluvions diverses, car, jusqu'à présent, c'est la charrue seule qui a fait surgir de terre quelques curieuses épaves de l'ancienne civilisation romaine.

ESSAI HISTORIQUE

Il existe dans l'histoire des groupements classiques bien connus, qu'on nous permettra de ne pas trop respecter dans le petit exposé historique qui va suivre. Celui-ci se divisera tout simplement, pour plus de clarté, en deux parties seulement : la période romaine et la période chrétienne ou du Moyen-âge, qui lui succède immédiatement.

1° PÉRIODE ROMAINE

Comprenant l'espace de temps qui s'est écoulé depuis les origines de la peuplade des Convènes et de leur métropole Lugdunum, aujourd'hui Saint-Bertrand de Comminges, Valcabrère et ses environs, jusqu'à l'invasion des Barbares inclusivement.

D'après les témoignages historiques les plus certains, il faut admettre qu'au centre des Pyrénées, vers le cours supérieur de la Garonne, il a dû exister entre les Celtes et les Ibères, et depuis les temps les plus anciens, des populations qui ont participé du caractère de ces grandes familles voisines. Toutefois, il est généralement admis que la race hispanique domina la race celtique par le nombre, tout au moins dans ce coin de l'Aquitaine dont il s'agit ici.

Avant la conquête de la Gaule par Jules César, les Romains s'étaient lentement et assez péniblement implantés dans la Narbonnaise, qui resta par suite et jusqu'à la fin de leur occu-

pation, c'est-à-dire jusqu'au cinquième siècle, leur camp retranché dans notre pays, et un centre d'approvisionnements pour leurs expéditions en Gaule et en Espagne.

La Gaule Cisalpine avait été conquise vers l'an 200 avant notre ère. Un peu plus tard, on voit S. Gracchus, le père des Gracques, soumettre les Celtibériens d'Espagne (178); mais ce pays ne fut complètement réduit que par Scipion l'Africain (133), pour n'être définitivement pacifié que par Auguste. D'autre part, la Narbonnaise [1] fut occupée en 118, jusqu'à et y compris Toulouse, puisque les Volkes Tectosages, qui en étaient maîtres, s'allièrent aux Romains. Elle eut alors pour confins la Méditerranée, les Alpes, Lyon (cet autre Lugdunum), la ligne des Cévennes, Toulouse et le cours supérieur de la Garonne.

Entre temps apparaît Sertorius, général qu'on voit déjà figurer aux côtés de Marius dans les batailles d'Aix et de Verceil, contre les Teutons et les Cimbres (101 et 102), et qui est bien une des figures les plus étranges de l'histoire romaine. Insurgé de Sylla, il passe en Espagne, après avoir soulevé les Aquitains, qui battirent un proconsul et tuèrent un préteur, entraîne la Narbonnaise et entame contre Métellus et surtout Pompée une guerre de montagnes si courageusement conduite qu'on a, avec raison, comparé son génie militaire à ceux d'Annibal et de César.

Mais revenons à notre récit. Pompée, après avoir été défait par Sertorius, put enfin assurer la conquête de l'Espagne, ce dernier ayant été assassiné par son propre lieutenant Perpenna. C'est alors qu'après avoir bâti Pampelune, chez les Vascons, il éleva, sur la dernière crête des Pyrénées, un trophée fastueux (?) dont l'inscription portait que, depuis les Alpes jusqu'au détroit d'Hercule, il avait pris huit cent soixante-seize villes [2].

1. Première province romaine des Gaules, dénommée sous César *Provincia Narbonensis,* avec métropole Narbonne (*Narbo* ou encore *Civitas Narbonensium*), avec villes principales Agde, Arles, Aix, Vienne et Lyon.

2. Duruy, *Histoire des Romains,* t. II, p. 758.

Enfin, il fonda la ville de *Lugdunum*[1], sur la rive gauche de la Garonne, soixante et onze ans avant notre ère.

Il est dit dans le *Catalogue des antiquités du Musée de Toulouse* que ce fait découle d'un texte unique de saint Jérôme, né plus de quatre cents ans après ces événements. Cette ville devint le chef-lieu d'une *civitas* dont les limites sont vraisemblablement identiques à celles de l'ancien diocèse de Comminges, l'un des plus anciens du Midi (haute vallée de la Garonne, vallées de la Pique, de l'Arboust et de la Neste...).

On peut dire, d'une façon générale, que le territoire des Convenæ, adossé aux Pyrénées du côté du sud, était limité à l'est par une ligne qui, partant de l'entrée en France de la Garonne (aujourd'hui le Pont-du-Roy), où se trouvaient d'abord les Garumni, côtoyait la tribu des Consorani (Couserans), au nord les Tolosates, les Auscii ou Auskes, et à l'ouest les Bigerions, habitant le pays actuel de Bigorre.

En résumé, les barrières hydrographiques n'étant pas bien marquées, les limites de ce côté de l'Aquitaine manquent un peu de précision. C'est ainsi que les Convènes eux-mêmes, quoique placés en grande partie sur la rive gauche de la Garonne, n'en occupaient pas moins une notable partie de la rive droite.

Dumège dit que les Convènes avaient été compris tout d'abord dans la Narbonnaise, avec les Consorani, mais qu'ils en furent depuis retranchés[2]. Il indique la Gimone comme les limitant à l'ouest, tout en séparant les Auscii des Lactorates et des Tolosates.

Saint Jérôme dit, en parlant des bandes errantes que Pompée avait internées dans cet endroit, sous la garde de ses légionnaires : « ... latronum et convenarum... quos Cn. Pompeius edomita Hispania et ad triumphum redire festinans de

1. *Lugdunum convenarum* (Itin. Anton.). — Κονουένων πόλις Λούγδουνος (Strabon, IV). — Λουγδουνόν (Ptol., II, 7). — *Civitas convenarum* (Not. Prov. — *Provincia novempopulana*).

2. *Archéologie pyrénéenne*, t. I, p. 102-103.

Pyrenæi jugis deposuit et in unum oppidum congregavit : unde et Convenarum urbs nomen accepit[1]. »

Mais d'abord pourquoi le nom de *Lugdunum*? Cela veut-il dire simplement « lieu élevé », comme semble l'indiquer la décomposition du mot en *loc* et *dunum*, ce qui signifierait peut-être dès l'origine une cité celtique devenue par la suite gallo-romaine, ou bien plut-il simplement à Pompée de donner à sa fondation personnelle le nom de la ville importante des bords du Rhône (Lyon), que les Romains possédaient déjà? Nous livrons ce fait à la sagacité des érudits et des chercheurs.

Quant à la signification exacte des mots *latronum* et *convenarum*, il faut admettre des bandes de pillards et de vagabonds auxquelles s'étaient mêlés des étrangers venus avec eux, si l'on prend le mot *convena* dans son sens littéral, ou encore une confédération de petits peuples s'assemblant et se liguant entre eux, du mot *convenire*.

Quoi qu'il en soit, il est bien probable que Pompée avait interné là aussi les débris de l'armée de Sertorius, qui, abandonnés dans la Narbonnaise, eussent pu devenir une cause permanente de sédition pour les contrées qu'il venait de pacifier.

Il serait difficile d'affirmer que l'*oppidum* cité plus haut, et qui n'était vraisemblablement qu'une enceinte palissée, ait été construit au sommet de la colline où se trouve aujourd'hui Saint-Bertrand, plutôt que dans la plaine où se trouvent Saint-Just et Valcabrère. Nous pencherions de préférence pour ce dernier point, car, en général, les Romains ne bâtissaient pas sur les hauteurs, même pendant l'époque de colonisation, et leurs installations d'Auch, de Lectoure, voire même d'Eauze, en sont des exemples locaux. Ils pouvaient faire exception toutefois pour leurs temples ou monuments publics n'ayant pas un caractère d'ordre utilitaire; et il n'est pas impossible que les murailles que l'on côtoie en montant à Saint-Bertrand

1. *Hieron. contra Vigilantium*, II.

soient bien les restes d'un amphithéâtre. Aucune trace n'existe toutefois du temple païen signalé par Monlezun[1] comme ayant servi de fondements à la cathédrale.

Lorsque César se jeta dans la Gaule pour en faire la conquête, on le vit se tourner de suite vers le nord, sans se soucier des partisans de Pompée, encore assez nombreux en Espagne, et des Aquitains, qu'il jugea sans doute suffisamment surveillés par les forces sédentaires occupant la Narbonnaise. Il remonte la vallée du Rhône, s'attaque aux Helvètes, à Arioviste, puis aux Arvernes ; et enfin ce n'est qu'après avoir terminé les conquêtes du centre et du nord qu'il charge le jeune Crassus, son lieutenant, de s'assurer de l'Aquitaine.

La campagne fut relativement facile, car ce n'est qu'avec quelques cohortes seulement qu'après avoir guerroyé sur tout le littoral armoricain il soumit tout le pays, de l'Océan aux Pyrénées. Les Elusates, les Lactorates et les Auscii ne firent pas de résistance sérieuse. Il eut plus de difficultés avec les Sociates[2] (56 ans av. J.-C.) et les débris de l'armée de Sertorius, qu'il rencontra probablement chez les Convènes, formant un corps d'environ cinquante mille hommes[3]. Ce sont ces populations soumises par Crassus, longeant les Pyrénées et échappant à toutes limites bien précises que ce dernier indique sans doute par cette désignation vague : « Civitates quæ sunt citeriores Hispaniæ, finitimæ Aquitaniæ ».

En réalité, ce ne fut que sous Auguste que l'Aquitaine prit régulièrement la dénomination et le corps d'une province romaine compacte et bien délimitée. Cet empereur lui adjoignit quatorze petites peuplades appartenant aux pays circonvoisins.

C'est sous son règne que la conquête étant acceptée sans trop de résistance, la cité des Convènes, c'est-à-dire *Lugdunum* et tout le district placé sous sa protection, commença à

1. *Histoire de la Gascogne,* t. II, p. 88.

2. Habitant probablement le Condomois, au nord d'Eauze ou encore Lectoure.

3. Duruy, *Histoire des Romains,* t. III, p. 138.

prendre le développement que, comportait sa situation admirable, la richesse de son sol et l'abri naturel que lui donnaient les montagnes. Une ère de paix et de prospérité s'ouvrit successivement pour le pays, grâce à l'administration bienveillante des empereurs romains, qui, s'assimilant intelligemment les usages de ces races montagnardes, aux coutumes primitives et naïves, leur firent oublier assez facilement le joug qu'ils les avaient condamnés à porter.

Il serait assez difficile de dire à quelle époque précise le développement de Lugdunum atteint son apogée. Toutefois, il est facile de voir que les belles frises que nous donnons plus loin décoraient des monuments somptueux, appartenant à la plus belle époque de l'art romain, et qu'elles sont l'œuvre non d'un simple légionnaire mais d'un véritable artiste venu de Rome au temps seulement de la colonisation des Gaules. Elles ne semblent donc pas remonter à Antonin, originaire de Nimes, qui régna de 138 à 181, mais bien plutôt à Constantin (306-337), ou encore à Julien (355-360).

Le baron d'Agos croit que la ville s'étendait dans tout le vallon occupé aujourd'hui par le faubourg Saint-Julien et les villages de Valcabrère, Tibiran, Sarp, Isaourt et Loures.

Un simple *Guide des Pyrénées* (le *Guide-Joanne*) prétend que la cité contenait cinquante mille habitants. Nous ne savons quelle importance doit être attachée à cette affirmation. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle ne semble avoir rien d'exagéré, surtout si l'on prend le mot *civitas* dans son sens le plus large, qui indique non seulement la ville proprement dite, mais encore les habitations extérieures placées sous sa protection immédiate.

Tous les organes d'une ville populeuse et riche devaient se trouver accumulés là, où ne se trouvent actuellement que quelques bourgades : depuis l'amphithéâtre, les temples, villas, etc., jusqu'aux aqueducs, qui, selon Grégoire de Tours, partaient du centre de la cité, et, après l'avoir sillonnée en tous sens, allaient se perdre dans la plaine.

Les établissements balnéaires (*Aquæ convenarum*) devaient être à Luchon [1], comme l'attestent de nombreux autels consacrés aux divinités des eaux, trouvés dans les sources mêmes de cette localité et dressés en reconnaissance de cures obtenues. Les inscriptions suivantes que nous prenons au hasard en font foi :

ILIXONI
DEO
FABFESTA
V·S·L·M·

ILIXONI
DEO
SECUNDI
NVS VER
ECVNDI

Ce qui veut dire qu'une dame romaine, Fabia Festa, et Secundinus fils de Verecundus, ont consacré un autel au dieu Ilixon, comme juste accomplissement d'un vœu spontané.

Ilixon est évidemment la divininité éponyme de Luchon [2].

NIMPHIS
AVG
VALERIA
HELLAS
V·S·L·M·

NYMPHS
CASSIA
TOVTA
SEGVSIAVA
V·S·L·M·

Autels dédiés *aux nymphes Augustes*, l'un par Valeria Hellas, l'autre par Cassia Touta, du peuple des Segusiavi, c'est-à-dire une gauloise venue du Lyonnais.

On connaît, d'autre part, l'importance du gisement archéologique de Martres-Tolosane, qui était situé anciennement sur le territoire des Convènes et relié à Lugdunum par une voie romaine. Il enrichit tous les jours le Musée lapidaire de Toulouse et en est son principal ornement. Les bas-reliefs, sta-

1. Indépendamment de la station inconnue signalée dans l'Itinéraire d'Antonin et desservie par une voie romaine allant de Dax à Toulouse. Il s'agit peut-être de Bagnères-de-Bigorre.

2. L est devenu la lettre initiale par la chute de I comme *Ilerda* est devenu Lerida (Sacaze, *Inscriptions antiques des Pyrénées*, p. 392).

tues, têtes, bustes d'empereurs et d'impératrices qu'on y a découverts attestent suffisamment l'importance de cet atelier probable de produits de marbrerie d'art. Cet atelier de sculpture n'alimentait-il pas une partie de la Gaule romaine de bustes, tombes, cippes, autels votifs, etc.?

Telles étaient la richesse et la prospérité de cette station romaine, qui était peut-être la plus florissante de la Gaule, après celle de la Narbonnaise, lorsque des nuées de Barbares, Vandales et Bourguignons entre autres, s'abattirent successivement sur la contrée au commencement du cinquième siècle et la dévastèrent. Nous passerons rapidement sur ces événements qui appartiennent à une époque très obscure et n'ont d'intérêt, du reste, que par le fait brutal de la destruction de Lugdunum.

Les Vandales trouvèrent cette cité florissante en 408, et lorsqu'ils la quittèrent, en 411, elle n'existait plus. Seule, la citadelle, cité primitive, avait résisté, si bien qu'en 586, lorsque Leudegésile[1], commandant les armées de Gontran, vint assiéger Gondebaud, frère de Clotilde, le général du roi de Bourgogne, après avoir fait camper son armée autour de la montagne, ne trouva pour s'abriter dans ce dernier lieu où deux siècles plus tôt s'élevait une cité riche et puissante, qu'une pauvre cabane de berger (*tugurium*). Les soldats bourguignons, s'étant emparés par ruse de la ville, en égorgèrent les habitants, jusqu'aux prêtres au pied des autels, incendiant les édifices et ne laissant que le sol nu[2].

1. Fons, *Mémoires de la Soc. arch. du midi de la France*, t. IX, p. 140.

2. Le texte de saint Grégoire mérite d'être cité en entier, vu son importance :

« Omnes thesauros quos in urbe reperire potuerunt cum ministris ecclesiæ clam abstulerunt. Mane vero reseratis portarum valvis, immisso exercitu, omne vulgus inclusum in ore gladii tradiderunt; sacerdotes quoque cum ministris ad ipsa ecclesiæ altaria trucidantes. Posquam autem cunctos interfecerunt, ut non remaneret mingens ad parietem, omnem urbem cum ecclesiis, reliquisque ædificiis succenderunt, nihil ibi præter humum vacuam relinquentes. »

(Gregor., *Turon.*, lib. VII.)

C'est ainsi que disparut définitivement Lugdunum, dont on ne retrouverait que péniblement la trace aujourd'hui sans les souvenirs qui se retrouvent dans les murailles de l'église de Saint-Just...

De ce que le nom de Lugdunum fut remplacé par celui de Valcabrère, qui veut dire vallée aux chèvres (*vallis capraria*), faut-il en conclure que de nombreux troupeaux de ces animaux prirent possession de la plaine et vinrent brouter pendant longtemps les ronces qui s'étalaient sur les ruines de la cité antique? Constatons, quoi qu'il en soit, qu'il y a toujours des chèvres à Valcabrère, comme le prouvent celles qui sont venues se placer juste à point devant nous quand nous prenions un croquis de la porte du cimetière.

2° PÉRIODE CHRÉTIENNE

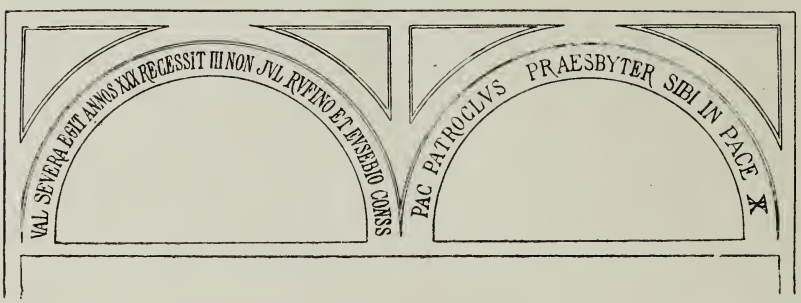
OU DU MOYEN-AGE.

Saint Saturnin, premier évêque de Toulouse, fut l'apôtre de la contrée, et il est probable qu'il éleva un autel chrétien sur la butte où se trouve aujourd'hui Saint-Bertrand, c'est-à-dire sur le point le plus élevé de la cité païenne, dont la destruction finale eut lieu en 586, comme nous l'avons vu plus haut, sous l'épiscopat de Rufin, sixième évêque des Convenæ.

Deux inscriptions chrétiennes qui existent dans l'église de Saint-Just affirment le fait et doivent prendre place ici.

La première, dont M. Bernard, de Luchon, a bien voulu nous adresser un relevé, appartient à une pierre tumulaire qui est datée de l'an 347 par les noms des consuls Rufinus et Eusebius. Elle porte le monogramme du Christ. Placée d'abord

derrière l'abside, elle est aujourd'hui encastrée dans la muraille de l'ouest, à l'intérieur de l'église. La voici :



VAL(*eria*) SEVERA EGIT ANNOS XXX, RECESSIT III
NON(*as*) IVL(*ias*) · RVFINO ET EVSEBIO CONS(*ulibus*)·
PAC(*atus*) PATROCLVS PRAESBYTER, SIBI · IN PACE CHRISTI·

Cette inscription intéressante mériterait à elle seule un long chapitre de commentaires. (Voir Sacaze : *Inscr. des Pyrénées*, p. 212.)

Lisons-la d'abord ainsi :

Valeria Severa vécut trente ans, mourut trois jours avant les nones de juillet, Rufin et Eusèbe étant consuls. Pacatus (ou Pacius) Patroclus, prêtre, (lui) a élevé ce monument (et) à lui-même. (Qu'ils reposent) dans la paix du Christ.

On peut admettre que Valeria et Patroclus étaient mariés, et que Patroclus se fit prêtre après la mort de sa femme.

La seconde, nouvellement découverte par le sacristain, a été publiée tout dernièrement par M. de Laurière, et attribuée par lui à la seconde moitié du quatrième siècle ou au commencement du cinquième :

DEPOSITIO IN P(*ace*) SEVERINI XV (*quindecimas*) K(*alendas*)
M(*a*)R(*tias*). VALERI(*us*) ou VALERI(*a*)... *posuit*, ou même VALERI *posuerunt*[1]

1. M. de Laurière dit que le commandant Rossi a émis l'opinion que cette Severa, morte au pays des Convenæ, en Aquitaine, appartient à l'antique famille romaine des Valerii Severi. Il ajoute que probablement il y a parenté entre ce SEVERINVS et Valeria Severa mentionnée dans la première épita-

Ainsi donc, il n'y a pas de doute que le pays avait été évangélisé avant l'invasion des Barbares.

C'est ici que doit intervenir un fait que nous n'avons vu signalé nulle part encore et dont nous trouvons la preuve à peu près certaine dans les nombreux fragments sculptés, principalement les chapiteaux, qui décorent l'édifice. Il s'agit de l'existence d'une église primitive, de plusieurs peut-être, dont l'érection a précédé, à une distance plus ou moins grande, celle de l'église actuelle.

Si l'on jette un coup d'œil sur les chapiteaux nos 1, 2, 3, 6 de la planche XI, mais principalement sur les trois spécimens de la planche X, on peut remarquer qu'ils sont antérieurs de plusieurs siècles à la construction du vaisseau. Ce ne sont déjà plus des chapiteaux romains ou même gallo-romains. Il semble qu'un souffle de foi chrétienne ait mis son empreinte sur les éléments qui les constituent, et cependant ce ne sont pas encore, à beaucoup près, des chapiteaux romans. Ils ne font pas du reste, à proprement parler, partie intégrante de la construction, et on sent très bien qu'ils ont été utilisés pour bâtir, au même titre que les frises et matériaux de provenance romaine épars sur le sol.

C'est probablement peu de temps après la destruction de Lugdunum, soit vers la fin du sixième siècle ou le commencement du septième, que les successeurs de l'évêque Rufin bâtirent cette église primitive qui leur servit de cathédrale, et les chapiteaux dont nous parlons semblent bien appartenir à cette époque mérovingienne. Il est à remarquer que leur beauté sculpturale, qui est remarquable, peut s'expliquer par la tradition artistique romaine non encore éteinte dans le pays.

Dans cet ordre d'idées, il semble naturel d'attribuer la destruction de cette église primitive, bâtie sur les ruines de Lugdunum et sous la domination visigothe, à l'invasion des Sarra-

phe. (*Bulletin monumental*, 1887, nouvelle inscription chrétienne de l'église de Valcabrère.)

sins, qui eut lieu dans les premières années du huitième siècle, d'autant que nous trouvons cette phrase dans la chronique d'Auch : « Vers 721 et 724, les cités et les églises de Gascogne furent détruites par les Sarrasins. »

Ceux-ci ne purent être chassés de Narbonne que quarante ans plus tard par Pépin, et pendant près d'un siècle, en effet, ils mirent le pays au pillage.

Comme l'a pensé notre illustre confrère Viollet-le-Duc [1], nous croyons que le corps principal de l'édifice actuel, si on en juge principalement par les apparences du chœur, remonte à l'époque carlovingienne, et, dans ce cas, ce serait à cette époque que les Convènes, profitant d'une ère de paix, rebâtirent leur église avec les matériaux provenant, d'une part, des édifices des plus beaux temps de la civilisation romaine, et, d'autre part, de ceux de la première époque chrétienne, que des commotions diverses avaient renversés et répandus pêle-mêle sur le sol.

Il est infiniment probable que l'édifice ne fut achevé et voûté que plus tard, car le berceau de la nef centrale et les demi-berceaux des bas-côtés ne sont peut-être que de la fin du onzième siècle ou du commencement du douzième.

Des compléments importants, le portail d'entrée, puis le *ciborium* de l'autel furent exécutés successivement. Les particularités qui les caractérisent trouveront leur place dans la description détaillée qu'on trouvera plus loin.

A l'époque où nous en sommes arrivé de notre récit historique, le régime féodal avait trouvé sa formule.

Dans le domaine religieux, l'église Saint-Just resta la cathédrale du Comminges jusqu'à l'avènement de saint Bertrand, dix-neuvième évêque connu. Celui-ci, issu de la maison des comtes de l'Isle-Jourdain, qui y fut intronisé, d'après Vital, son premier historien, décida la construction d'une nouvelle cathédrale sur la butte où elle se trouve aujourd'hui; mais la

1. *Dictionnaire de l'architecture*, t. II, p. 38.

majeure partie de ce qui s'en voit de nos jours disparaît presque dans l'ensemble qui fut élevé, au quatorzième siècle, par Bertrand de Gouth, trente-sixième évêque, pape sous le nom de Clément V. La partie du seizième siècle doit être attribuée à Jean de Mauléon. Nous renvoyons à la monographie du baron d'Agos concernant cette cathédrale du Comminges.

Dans le domaine civil, lorsque le pays eut été définitivement délivré de l'occupation des Maures par le roi d'Aragon (901), qui possédait les Quatre-Vallées, ces dernières finirent par devenir l'apanage des comtes de Comminges. Mais une histoire de ce pays sortirait d'autant plus du cadre que nous nous sommes tracé que les comtes n'habitaient pas Saint-Bertrand, qui n'était que la ville des évêques [1], et que de très nombreuses études sur ce comté se trouvent ailleurs. Disons seulement qu'au dixième siècle ledit comté, dont Lugdunum fut le berceau, était limité par le Languedoc, Foix, le Couserans, les Pyrénées, le Bigorre et l'Armagnac [2].

1. Fons, *Mémoires de la Soc. arch. du midi de la France*, t. IX, p. 140.
2. Id., *ibid.*

DESCRIPTION DE L'ÉGLISE

ET DES PLANCHES

Planche 1. — Porte d'entrée du cimetière.

L'église Saint-Just est située au milieu d'un vaste cimetière dont nous donnons le portail d'entrée à cause de son intérêt spécial. Les éléments de cette porte sont du douzième siècle, mais il est possible que celle-ci ait été construite beaucoup plus tard, avec des fragments venus d'ailleurs. A remarquer les deux chapiteaux superposés sur chaque colonne.

Sur la droite, se trouve une inscription que nous croyons devoir reproduire comme spécimen (Pl. IX. Fig. 8). C'est une pierre tumulaire de 0^m58 sur 0^m75, élevée de son vivant par C. Julius Atticus, affranchi d'Eros, à la mémoire de Julia Salviola, affranchie du même personnage, et de C. Julius Victor, fils d'Atticus, âgé de dix-huit ans.

Sur la gauche, on voit un chrisme, ou monogramme du Christ, d'un style remarquable, que nous donnons, même planche, Fig. 7.

Le cimetière lui-même mériterait une description, tant son charme est pénétrant; mais nous sommes

obligé de nous limiter. Un cloître existait au midi, mais il n'en reste plus de traces aujourd'hui.

PLANCHE 2. — **Plan de l'église.**

PLANCHE 3. — **Coupe transversale.**

PLANCHE 4. — **Coupe longitudinale.**

PLANCHE 5. — **Vue du chevet de l'église.**

Ces quatre planches constituent les dessins d'ensemble de l'édifice et vont faire ici l'objet d'une description générale.

Toutes les formes anciennes de l'architecture sont pour ainsi dire représentées dans l'église de Saint-Just, depuis l'époque romaine jusqu'au quatorzième siècle inclusivement, et font d'elle un véritable musée.

Nous résumons ainsi qu'il suit les évolutions principales subies par sa construction, étapes exposées plus haut dans notre essai historique.

Les murailles de la partie absidale semblent appartenir à l'époque carlovingienne, soit à la fin du huitième siècle ou au commencement du neuvième. Si celles du reste de l'édifice ne sont pas de la même époque, ce qu'il serait impossible de démontrer faute d'éléments d'appréciation bien précis, elles pourraient appartenir à l'époque de la construction des voûtes, qui est du onzième siècle. Répétons enfin, pour ne plus y revenir, qu'une très grande quantité de matériaux de marbre, sculptés ou non, ont été incorporés aux murailles et proviennent, soit,

pour la plupart, de la destruction de l'ancienne ville romaine, soit encore, pour certains, d'une église primitive, que nous appellerons mérovingienne et qui a pu être bâtie vers la fin du sixième siècle, sinon au commencement du septième, pour être probablement détruite au huitième par les Sarrasins.

Ce ne sont là que des appréciations d'ordre général, qui peuvent permettre de ne pas trop s'égarer dans ce dédale d'incohérence et de dispositions plus bizarres les unes que les autres. Ici, ce sont des colonnes romaines superposées et de diamètre différent, les unes avec le fût lisse, les autres cannelées, reposant sur des blocs de marbre taillés comme pour des autels votifs. Là ce sont des chapiteaux gallo-romains reposant sur des fûts de colonnes d'une grosseur mal assortie. Toute l'église, surtout du côté du nord et de l'abside, est bâtie, jusqu'à une certaine hauteur, avec des dalles de marbre blanc de $0^{m}06$ à $0^{m}10$ d'épaisseur, alternant avec des blocs plus forts, sur lesquels il n'est pas rare de trouver des traces de sculpture.

Les absides sont, à l'extérieur, d'une forme carrée, à part les petites, qui se ferment par une partie circulaire, et les sinuosités du plan sont rachetées, au sommet des murailles, par une suite d'arcs ou de voûtes[1] qui permettent à la couverture de s'étaler en courbe sur l'ensemble, d'une façon à peu près régulière. Il y a là comme une disposition pénible et tardive qui heurte le bon sens et fait croire à des remaniements successifs.

La sacristie occupe la chapelle de droite, dans la-

1. Voir la vue perspective du chevet.

quelle se voit un superbe chapiteau romain de l'ordre corinthien.

Il est à remarquer que les frises à décoration guerrière que nous donnons plus loin semblent avoir été encastrées comme à regret dans les murailles, et comme elles choquaient sans doute le sentiment chrétien, on les a mises peu en vue et à contre sens, tandis que la même précaution n'a pas été prise pour celle comportant simplement des rinceaux. Il faut admettre que beaucoup d'autres sont enfouies dans les murs, ne mettant à nu que leurs revers.

Le clocher, bâti après coup, probablement au treizième siècle, ne mérite aucune attention spéciale.

Planche 6. — Frises antiques.

Les figures 1 et 2 représentent des frises à rinceaux exécutées avec une vigueur et un art surprenants, bien supérieurs à l'idée qu'en donne notre croquis. La première a 0^m43 de hauteur, la seconde 0^m34.

Les figures 3 et 4 sont des frises à décoration guerrière, sculptées en bas-relief, munies de leur architrave, et appartenant probablement à l'entablement d'un arc de triomphe. Leur intérêt est très grand, et le marbre, quoique rongé par le temps, est assez bien conservé.

La première porte des targes[1], une tunique barbare, un cor de fanfare militaire, des armes diverses, un bouclier convexe, une targe ornée d'ailes, un

1. Boucliers.

casque avec crête et visière, et un bouclier convexe à godrons.

La seconde, en dehors des mêmes attributs, comporte une tête coupée, à longue chevelure, un étendard avec l'aigle romaine, un trident et, enfin, un Gaulois probablement, qui, les mains liées derrière le dos, est agenouillé dans la posture d'un vaincu et adossé à un bouclier convexe.

La frise, a à elle seule, 0^m28 de hauteur; l'ensemble en a 0^m53.

Planches nos 7 et 8. — Frises antiques. (*Suite.*)

Les fragments que représentent ces deux planches ont été arrachés aux murailles de l'église en 1828, pendant les fouilles de Martres, et transportées au Musée de Toulouse, où nous les avons retrouvées assez difficilement sous les nos 117 et 118. Nous tenons à les donner ici parce que leur provenance est certaine. Espérons qu'un jour la ville de Toulouse, qui les a eues par surprise, consentira à les restituer au temple auquel elles appartiennent, et cela avec d'autant moins de regrets qu'elles resteraient dans la Haute-Garonne. Les vrais savants, qui visiteront certainement de plus en plus Valcabrère, pourraient ainsi les étudier sur place.

En voici la description empruntée au catalogue du Musée :

117 A. (Pl. 7). — Deux peltas ornées de palmettes, une hache d'armes, deux jambières, deux peltas dont le croissant se termine par des têtes d'animaux (lion, aigles et griffons), un trophée de deux bou-

cliers hexagones, posés en sautoir, et une tunique barbare.

117 C. (Pl. 7). — Une large épée, une pelta avec palmettes, un cor, une tête coupée, une épée et une targe décorée d'un croissant.

117 B. (Pl. 7). — Un carquois plein de flèches, muni de sa buffleterie, une targe, un casque à visière mobile, un bouclier convexe à godrons, un captif barbare, un glaive, un trophée monté sur un tronc d'arbre et composé d'un casque, de deux boucliers hexagones, javelots, etc., une femme à longs cheveux symbolisant peut-être une province conquise et une hache à deux tranchants.

117 D. (Pl. 8). — Un casque, une targe, une tunique gauloise, un carquois fermé de son couvercle, une pelta, une hache d'armes et deux parmas ou rondaches décorées d'une tête de Méduse en relief.

118. (Pl. 7). (L^{v}., $1^{m}25$; H^{v}., $0^{m}53$). — Ce fragment remarquable se compose d'un masque tragique, soutenu de bandelettes, avec la coiffure haute et de longues tresses encadrant le visage. Bandelettes flottantes à droite et cannelures à gauche. Il a été découvert dans l'épaisseur de la muraille où se trouvaient encastrés les bas-reliefs qui précèdent.

« Je me suis assuré depuis peu de jours, écrivait Dumège en 1828, que près de quatre-vingts blocs de marbre blanc, employés à la construction de l'église de Saint-Just, ont plus ou moins de sculptures retournées du côté de la maçonnerie... Pour obtenir ces antiquités, il faudrait peut-être démolir l'édifice. »

Pl. 8, n° 1. (L., $1^{m}48$; H., $0^{m}43$.) — Cette frise superbe n'est pas cataloguée et se trouve égarée au mi-

lieu d'autres, par suite sans doute du déménagement qui a été fait dernièrement. On voit une fois de plus combien il y aurait profit à lui faire réintégrer sa place première. Elle est certainement la suite ou plutôt le point de départ de la combinaison sculpturale de celle donnée planche 6, figure 1, car c'est exactement la même hauteur et la même virtuosité artistique. C'est la perfection même de la sculpture ornementale, dont tout dessin ne saurait donner qu'une faible idée.

Planche 9. — Fragments divers.

N° 1. — Bas-relief en marbre blanc, fort curieux, placé à droite de la porte d'entrée, avec personnages drapés à l'antique. S'agit-il d'un sujet païen ou chrétien? On serait tenté de croire qu'il est la représentation de la Cène.

N° 3. — A peu de distance du précédent (H., $0^{m}33$), marbre très fruste, avec un sujet peu compréhensible. Certains savants y ont vu un victimaire païen, Dumège un Sylvain. Il est probable que c'est plutôt un bon pasteur ramenant sur ses épaules la brebis égarée.

N^os^ 4, 5 et 6. — Fragments divers pris un peu au hasard et encastrés dans les murailles à l'extérieur.

Planche 10. — Chapiteaux divers.

Ces chapiteaux nous semblent provenir de l'église primitive dont nous avons parlé plus haut et appar-

tenir pour la plupart, et sans préciser davantage, à l'époque mérovingienne ou carlovingienne.

Le n° 1, répété en double, a été creusé sur sa plateforme supérieure pour servir de bénitier. Les deux sont placés sur un morceau de fût de colonne cannelée, de diamètre autre que celui du chapiteau.

Le n° 2, admirablement conservé, a été trouvé tout dernièrement dans l'intérieur de l'autel, sous forme de reliquaire. Nous y reviendrons tout à l'heure.

Ceux portant le n° 3, placés à l'entrée de la chapelle de gauche, comme les précédents, n'ont point été faits pour leur destination présente. Le tailloir seul appartient à l'époque de la construction actuelle. La base paraît avoir l'âge des chapiteaux. Les fûts de colonnes, trop forts pour ces chapiteaux, sont romains ou gallo-romains.

Planche 11. — Chapiteaux. (*Suite.*)

Les n^{os} 1, 2, 3 et 6 paraissent être, eux aussi, de provenance antérieure. Nous dirons de provenance carlovingienne, pour nous faire comprendre d'un seul mot.

Le n° 1, placé sur des tronçons de colonnes antiques, décore le grand arc du sanctuaire.

Le n° 2 est placé dans la chapelle de droite (sacristie).

Le n° 3 appartient à la fenêtre centrale de l'abside (côté extérieur).

Les n^{os} 4 et 5, pris comme types dans l'arcature du sanctuaire, ont une physionomie romane plus mar-

quée et leur soudure avec cette arcature n'est pas choquante.

Le n° 6 se voit à un des gros piliers de la nef.

Le n° 7 n'est qu'un hors-d'œuvre appartenant à un petit édicule du quatorzième siècle, placé à l'angle nord-ouest de l'église, et ayant contenu anciennement un tombeau.

Planche 12. — Porte d'entrée.

Cette porte, qui semble être du commencement du douzième siècle, est au contraire de la fin de celui-ci, comme on le verra plus loin. Elle a dû remplacer la porte primitive, moins monumentale. Notre dessin nous dispense d'en donner ici une description détaillée. Donnons seulement une mention aux parties les plus remarquables.

Les ferrures sont anciennes. A remarquer un fer à cheval sur le vantail de droite et deux anneaux en bronze antique, soudés ensemble, en forme de poignée. (Pl. 9, fig. 2.)

Les quatre statues, qui sont en marbre et de grandeur naturelle, remplacent les colonnes sous forme de cariatides. D'après le baron d'Agos, le premier personnage, en partant de la gauche du spectateur, représenterait saint Bertrand en robe longue et chasuble, la main droite levée comme pour bénir, les pieds sur des monstres figurant Satan vaincu; le second représenterait un diacre en dalmatique; le troisième, soit une comtesse de Comminges, soit sainte Clotilde, soit encore la fondatrice ou une des fondatrices de l'église, et enfin, le quatrième, un prêtre assistant saint Bertrand.

Il est probable que le second personnage, comme nous le verrons plus loin, n'est autre que saint Etienne, dont la scène de lapidation est représentée sur le chapiteau qui le surmonte.

Les trois autres chapiteaux offrent, comme ce dernier, un intérêt tout particulier puisqu'ils comprennent des scènes du martyre des deux saints Just et Pasteur, patrons de l'église, comme saint Etienne lui-même. Ces deux autres apôtres de la foi sont représentés portant leur tête dans leurs mains et furent décapités en Espagne, l'un à treize ans et l'autre à sept, par Dacien, natif d'Eauze et gouverneur de ce pays sous Dioclétien. L'exécution eut lieu à Complutum[1], en 304, un siècle avant la destruction de Lugdunum.

Toutes les sculptures de ce portail étaient relevées de peinture, les statues principalement.

Planche 13. — Autel.

L'autel, quoique plus moderne que le reste, dans son ensemble, mérite un chapitre spécial.

Citons tout d'abord Viollet-le-Duc qui en dit ceci dans son *Dictionnaire* (t. II, p. 38) : « ... Une petite église du Midi de la France, celle de Valcabrère, a conservé dans son chœur, dont la construction appartient à l'époque carlovingienne, un autel établi au treizième siècle... Une petite crypte est placée sous le reliquaire contenant la châsse. Un escalier conduit sous la voûte qui reçoit la châsse, et les fidè-

1. Aujourd'hui Alcala de Henares.

les peuvent circuler derrière l'autel pour se placer directement sous la protection du saint.

Nous nous permettrons tout d'abord de rectifier une petite erreur qui a échappé à notre illustre confrère, dont le souvenir de la chose vue s'était sans doute affaibli au moment où il écrivait ces lignes. Le reliquaire ou *ciborium* est du quatorzième siècle et l'œuvre sans doute de l'architecte de la cathédrale de Saint-Bertrand.

Le sarcophage actuel, à couverture tectiforme, est vide aujourd'hui, et contenait tout au moins les restes d'une comtesse de Comminges, sinon les reliques d'un saint.

L'autel proprement dit, avec sa table à large biseau, recreusé de manière à retenir les offrandes, appartient à une époque fort reculée, difficile à préciser. Il y a peu d'années, M. Bernard, de Luchon, assisté du curé de Valcabrère, se préoccupant de rechercher des preuves de l'authenticité de la consécration de cet autel, s'avisa de fouiller l'intérieur de celui-ci et en retira, bloqué dans la maçonnerie, le chapiteau en marbre que nous donnons ci-après, pl. 10, fig. 2. Ce chapiteau-reliquaire, évidé à sa partie supérieure, contenait une urne cinéraire en verre irisé, des lambeaux d'étoffe qui semblaient imbibés de sang, une vertèbre et un autre os en parfaite conservation, et enfin une petite ampoule cachetée, avec certains débris de nature indécise, et un fragment de drap d'or, le tout accompagné d'un sceau en cire portant en exergue :

S(igillum) R(aimondi) EPISCOPI CONVENARVM[1].

1. Il s'agit de Raymond Arnaud, de la famille des comtes de La Barthe, qui siégea de 1189 à 1204.

L'autre face représente la Vierge et l'Enfant, avec cette marque :

℣. AVE MARIA GRATIA PLENA.

Enfin, le sceau renfermait un parchemin contenant l'acte de consécration dont la rédaction est trop intéressante pour que nous ne la reproduisions pas ici :

Audi Israel Dominus Deus tuus unus est. Non accipies nomen Dei tui in vanum. Observa diem sabbati. Honora patrem tuum et matrem tuam. Non occides. Non mecaberis. Non furtum facies. Non faussum testimonium dices. Non concupisces rem proximi tui. Non desiderabis uxorem ejus. Initium sancti Evangelii secundum Matheum. Liber generationis Jesu Christi filii David filii Abraham. Initium sancti Evangelii secundum Marcum. Ecce ego mitto angelicum mecum. Initium sancti Evangelii secundum Lucam. Fuit in diebus Herodis regis sacerdos nomine Zachariam. Initium sancti Evangelii secundum Johannem. In principio erat verbum et verbum erat apud eum. Anno ab incarnatione Domini M°C°C° regnante Philippo rex Francorum, mensis octobris. Hoc majus altare est consecratum in honore sancti Stephani proto martyris et sanctorum martyrum Justi et Pastoris. A domino R. Convenarum Episcopo.

Nous renvoyons pour plus de détails au *Compte rendu du Congrès archéologique de France* (1888) auquel cette découverte a donné lieu.

L'autel fut donc consacré en 1200, et cette date correspond évidemment à l'époque de la construction du portail d'entrée de l'église, sur les chapiteaux duquel sont sculptées les scènes du martyre des saints patrons Etienne, Just et Pasteur.

ÉPIGRAPHIE

ET MONUMENTS DIVERS

En dehors des inscriptions que vous avons données plus haut, l'église contient encore les suivantes :

1° Pierre tumulaire placée sur le côté gauche de la porte d'entrée, où on lit :

ANNO · X · MCCCXII · XVIII · KL ·
AUGUSTI · OBIIT · DNS · JOHES · FABR
PSBR · ET FAMILARI · HUJ · ECCLIE ·
CUJ · AIA REQUESCAT · I · PACE · AM ·
Q · TUMULU · CRIS · CUR · NO · MORTALIA · SPNIS
TALI · NAQ · DOMO · CLAUDITUR · OMIS · HOMO · [1]

Dans l'intérieur de l'église :

2° Pilier à gauche. Frise sculptée où l'on distingue, sous le badigeon, un bouclier, un casque, des armes.

3° Pilier aussi à gauche. Cette inscription placée à contresens :

P · LICINIO · MON
TANI · L · RVFIONI ·
HAVTENSONI
HALSCOTARRIS
FILIAE ·

1. M. d'Agos lit ainsi cette inscription : « L'an du Christ 1312, le 18 des calendes d'août, mourut messire Jean Fabre, prêtre et familier de cette église : que son âme repose en paix. Ainsi soit-il. O toi qui considères cette tombe, que ne méprises-tu les choses périssables, car c'est à pareille demeure que tout homme doit aboutir.

4° Sur une des dalles formant pavement et ayant la forme de pierres tombales :

LE IX JUIN MDCCCXI
CE MONUMENT A ÉTÉ ÉLEVÉ
PAR LES MAGISTRATS ET HABITANTS
DE L'ANCIENNE VILLE DE VALCABRÈRE
POUR CONSACRER A JAMAIS LE TÉMOI-
GNAGE DE LEUR RESPECT ET AMOUR
AU GRAND N[illegible]
LE JOUR A JAMAIS MÉMORABLE
OU SA M[illegible]
[illegible]DE NOTRE
[illegible]
[illegible]
A ÉTÉ RÉGÉNÉRÉ DANS LES
SAINTES EAUX DU BAPTÊME
[illegible]NOTRE FÉLICITÉ
PUISSE CET AUGUSTE REJET
TON DU HÉROS DE LA FRANCE
VIVRE AUTANT QUE LA RENOMMÉE
DU SOUVERAIN QUI LUI DONNA
LE JOUR [1].

5° Enfin, dans l'intérieur du clocher, à moitié hauteur, un autel votif encastré dans le mur, avec cette inscription à l'honneur de Jupiter très bon, très grand :

I · O · M ·
NIGRINUS · AP
TI F · ET · OPTVMA
GALLI · F ·
V · S · L · M ·

Le but que nous nous sommes imposé, de limiter notre étude à la monographie de la basilique de

1. On voit que cette inscription est assez curieuse, quoique détonnant bien un peu dans le milieu où elle se trouve.

Saint-Just, nous empêche de citer ici toutes les curiosités trouvées dans la plaine, quoique celle-ci n'ait jamais fait l'objet de fouilles sérieuses. M. d'Agos en cite une partie dans son ouvrage et le catalogue du Musée de Toulouse donne le détail de celles que possède ce musée.

Nous nous contenterons de citer ici, pour qu'on puisse se faire une idée de leur importance et de leur nature, les indications trouvées par M. Roschach, dans les manuscrits de M. de Froidour, subdélégué pour la réformation des forêts dans les Pyrénées en 1867, et relatives aux monuments antiques retrouvés à cette époque, soit à Saint-Bertrand, soit à Valcabrère :

« Au-dessous de Saint-Bertrand, dit-il, on m'a fait voir les restes d'un amphithéâtre où l'on reconnoist encore les vestiges de quelques loges, et mesme l'on m'a fait voir de petits lieux voutez, lesquels par tradition on dit avoir servy pour la retraite des bestes farouches que l'on faisoit voir au peuple dans cet amphithéâtre. J'ay veu chez Barbasan, dans ce lieu de Baccabrère et mesmes à Saint-Bertrand, quantités de tombeaux de marbre, de niches, d'idoles et autres curiositez que l'on trouve dans cette plaine, tantost lorsque on laboure la terre, quelquefois lorsqu'on y fait des fossez, et le plus souvent lorsqu'on jette les fondemens de quelques maisons, et ces tombeaux servent à tout ce que vous pouvez vous imaginer; les uns en font des bacs pour y mettre de l'eau et pour y recevoir des esgoux, d'autres s'en servent pour y serrer la vendange, d'autres en font des auges à cochons, et Barbasan, entr'autres, m'a dit qu'il en avoit trois ou quatre dont l'un luy ser-

voit de salloir. Il avoit trouvé le plus beau dans le milieu d'une pièce de terre soubs une espèce de piramide ou mausolée qu'il fit destruire parce qu'il occupoit inutilement sa terre et nuisoit au labour. Il y a un an, faisant fouiller dans la terre pour planter quelques arbres, ses gens avoient trouvé et lui avoient fait voir le quarré d'une chambre pavée de petites pierres de différentes couleurs à la mosaïque... J'ai veu dans un couvent de Cordelliers qu'il y a dans cette ville de Baccabrère plusieurs anciennes pierres de marbre provenant des ruines de cette ville et même une ancienne idole assise dans un siège que l'on a mis dans le mur d'un vieux bastiment qui joint le cloistre. »

Et maintenant, en terminant, nous ne voulons pas poser la plume sans exprimer le vœu suivant :

On conçoit très bien qu'obéissant à un sentiment de « centralisation » artistique qui est le propre des grands centres d'érudition et d'agglomération, la ville de Toulouse ait agi pour Valcabrère comme pour Martres, en attirant dans son musée les antiquités trouvées dans ces deux gisements archéologiques. Mais pourquoi ne se prêterait-elle pas, maintenant, à un mouvement, en sens contraire, de « décentralisation », en rendant à Valcabrère ce qui lui a été enlevé par surprise?

Pourquoi ne se prêterait-elle pas enfin, de concert avec le Département, et même avec l'Etat, puisqu'il s'agit d'un monument historique, à la création d'une sorte de succursale, d'annexe de son Musée de Toulouse, laquelle comprendrait non seulement les bel-

les frises que l'on sait et qui y sont noyées, égarées même, au milieu de débris hétérogènes, mais encore tous les autres objets trouvés à Valcabrère? Le musée de la métropole toulousaine n'en souffrirait pour ainsi dire pas, tandis que l'intérêt de ces mêmes objets se décuplerait s'ils étaient réintégrés dans le cadre naturel qu'ils n'auraient pas dû quitter, et où on pourrait les replacer sous forme de dépôt.

Tout le monde gagnerait à cette combinaison, et voici comment :

L'église pourrait être restaurée à très peu de frais et aménagée de façon à recevoir, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, non seulement les objets existants, mais encore ceux qui pourraient être recueillis plus tard.

Ce monument ne constituerait plus seulement un but de pèlerinage pieux, exclusivement réservé aux fidèles, aux érudits, et aux savants. Les touristes et les simples curieux qui courent aux plaisirs que leur offrent les Pyrénées et surtout Luchon, trouveraient sur leur route une excursion nouvelle du plus haut intérêt.

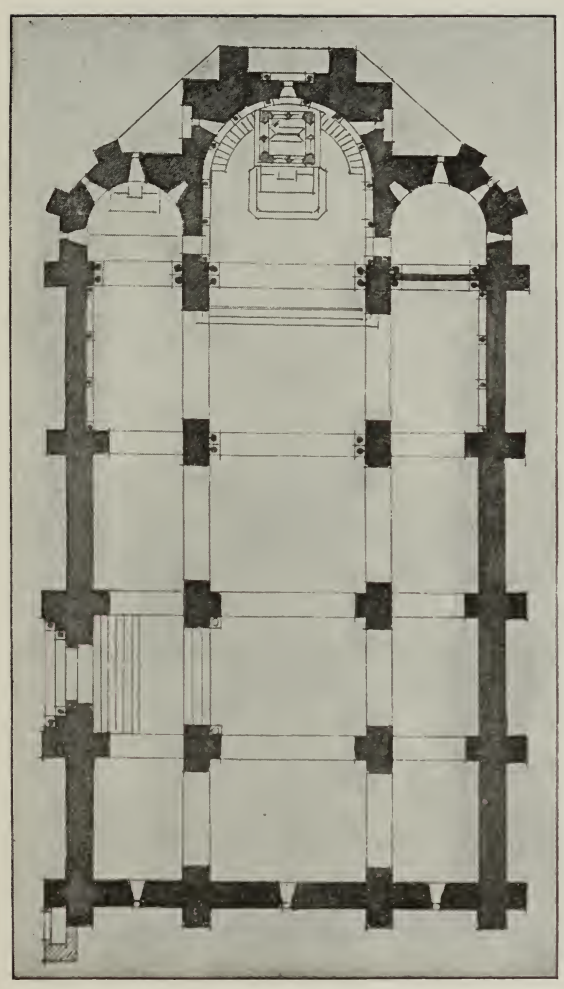
Enfin et surtout, il faut espérer que nos Facultés finiront bien par s'apercevoir qu'on n'apprend pas et qu'on n'enseigne pas l'Histoire seulement dans les livres et entre quatre murs, et que les connaissances archéologiques sont un complément très important de celle-ci, et souvent la source unique et sûre des choses du passé. Grâce à la facilité des communications, maîtres et élèves, à quelque degré de l'Enseignement qu'ils appartiennent, pourraient trouver à Valcabrère et à Saint-Bertrand un ensemble de documents pour l'histoire de l'art qui serait absolu-

ment unique, puisqu'il contiendrait, placés dans un site admirable, tous les spécimens où se sont reflétés la vie et les usages de nos pères pendant une période de seize siècles, depuis le commencement de notre ère jusqu'à la Renaissance inclusivement.

Espérons que tôt ou tard ce vœu sera pris en considération.

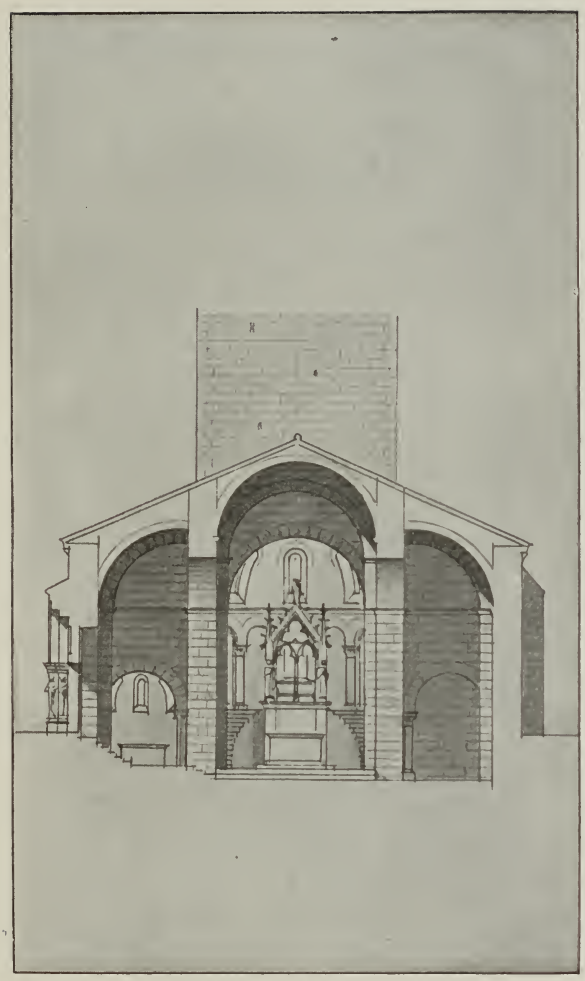
PLANCHES

PORTE DU CIMETIÈRE.

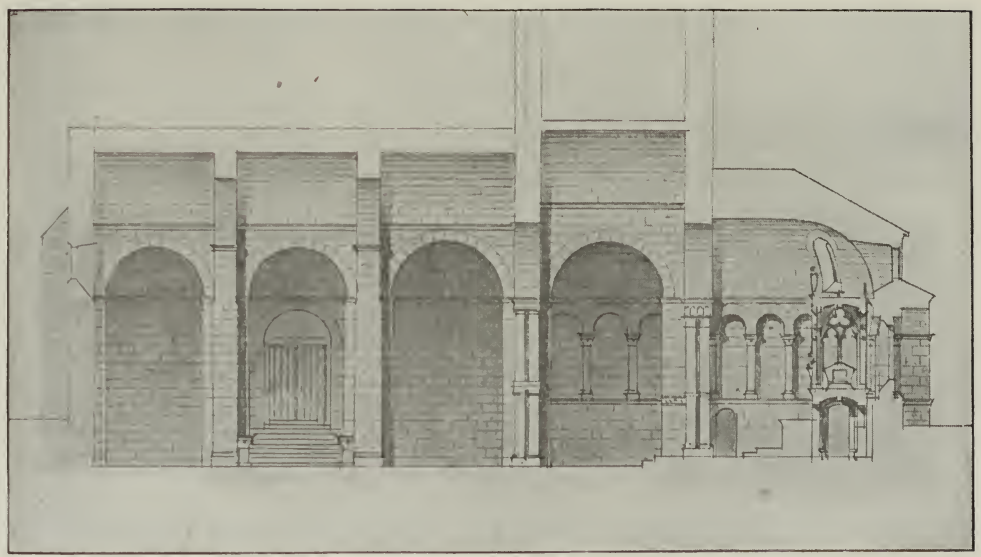


PLAN DE L'ÉGLISE.

PLANCHE III.



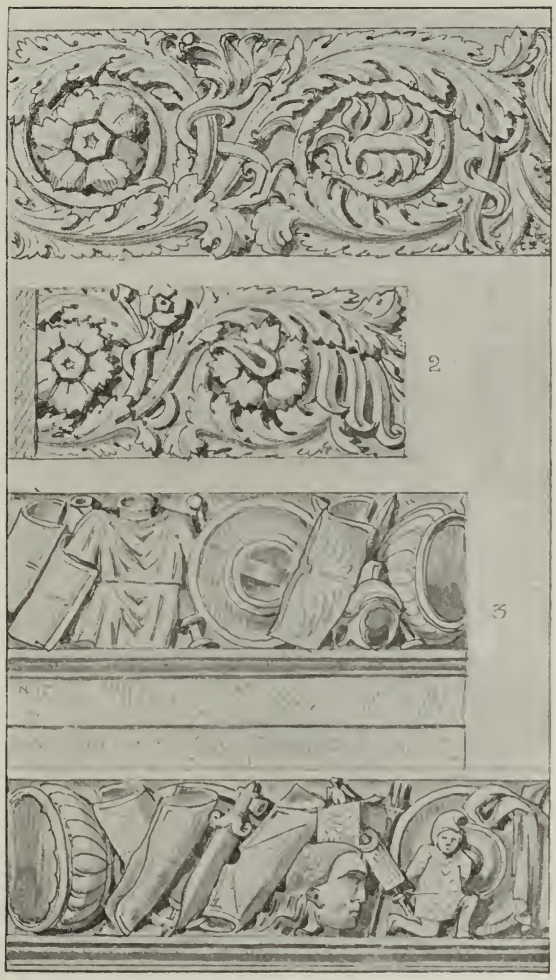
COUPE TRANSVERSALE.



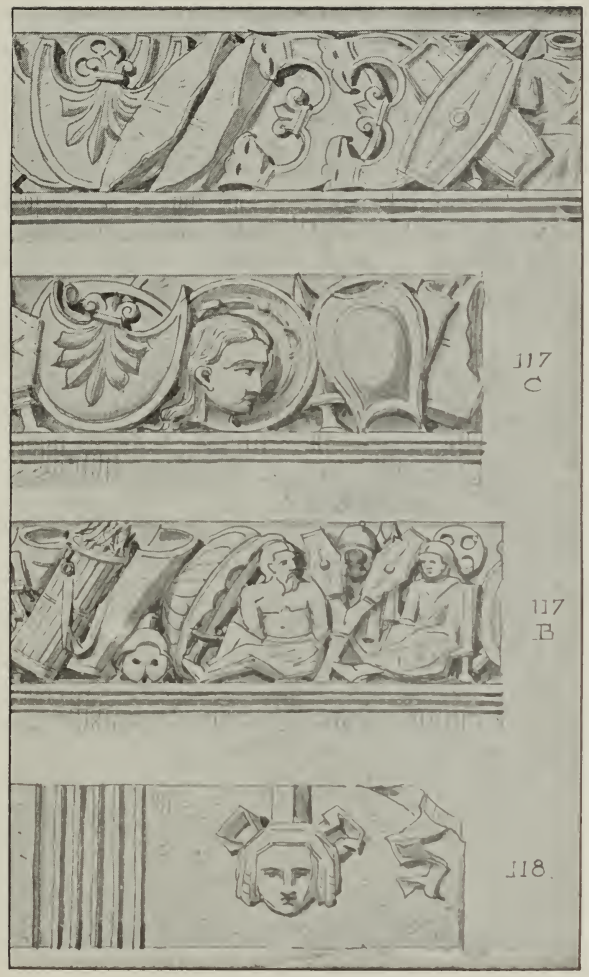
COUPE LONGITUDINALE.

PLANCHE V.

VUE DU CHEVET DE L'ÉGLISE.



FRISES ANTIQUES.



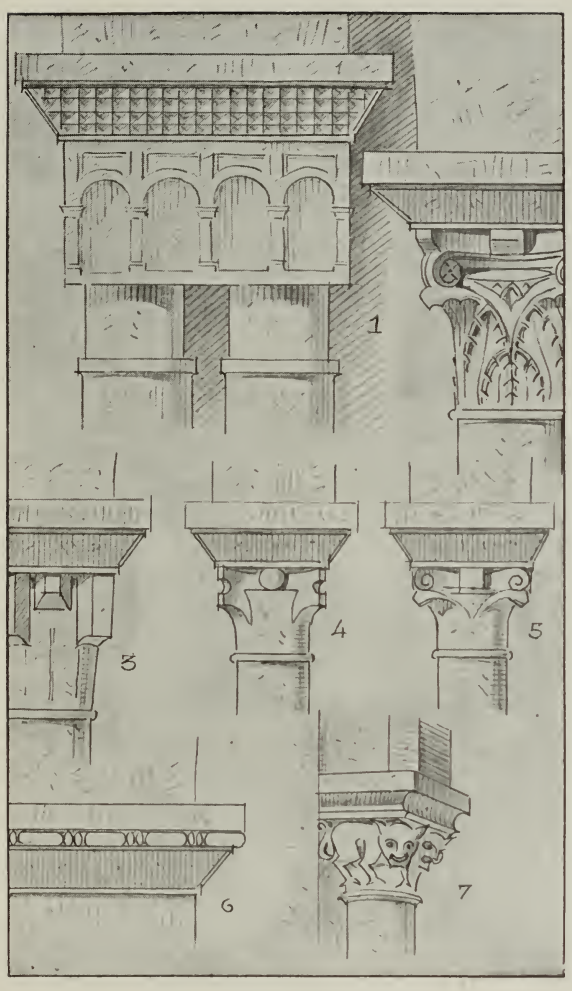
FRISES ANTIQUES.

FRISES ANTIQUES.

PLANCHE IX.

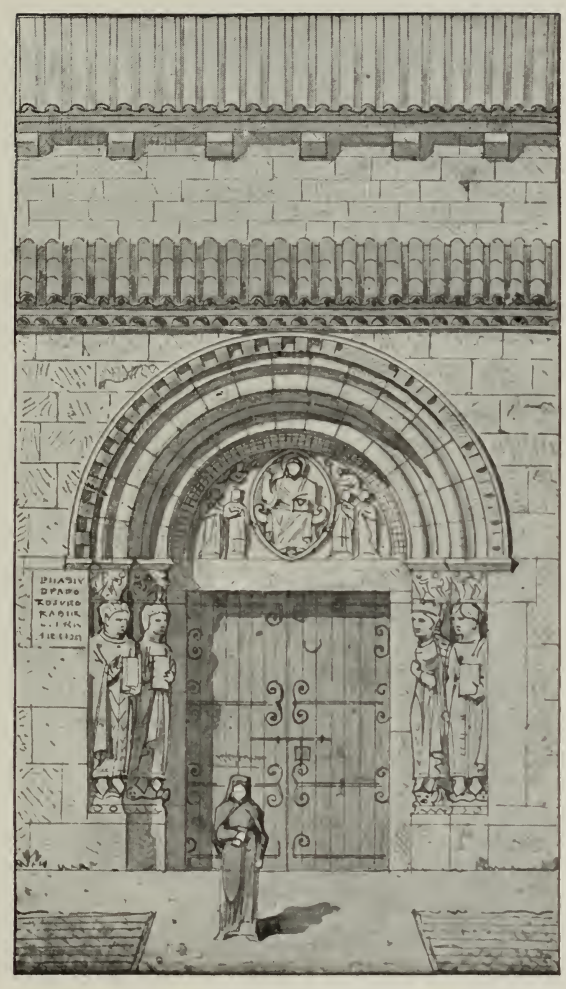
FRAGMENTS DIVERS.

CHAPITEAUX DIVERS.

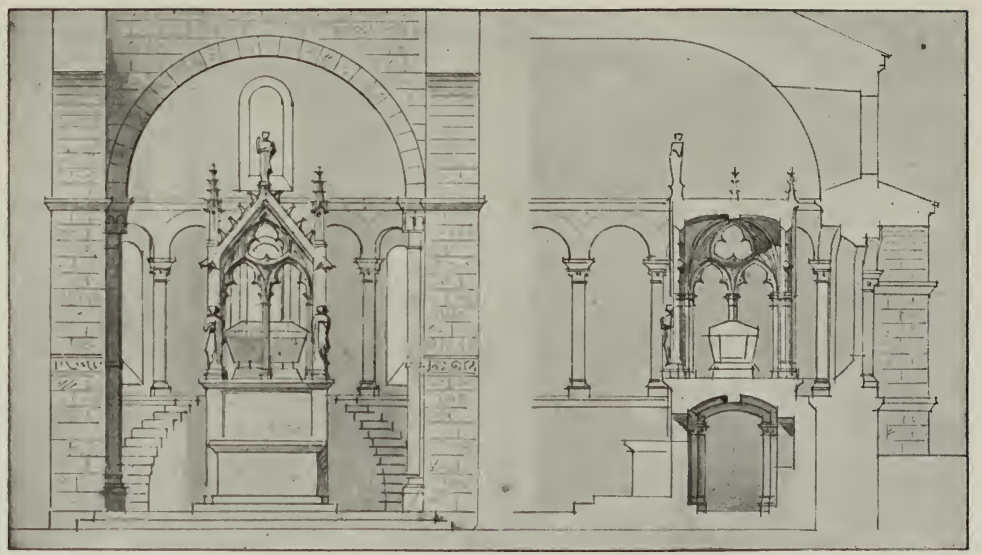


CHAPITEAUX (*suite*).

PLANCHE XII.



PORTAIL D'ENTRÉE.



AUTEL.

TABLE

Pages.

Avant-Propos..... 5

Essai historique..... 11

Période romaine..... 11

Période chrétienne ou du Moyen-âge..... 19

Description de l'église et des planches..... 25

Epigraphie et monuments divers..... 39

Toulouse, Imp. Douladoure-Privat, rue St-Rome, 39. — 8069

87-B7856

GETTY RESEARCH INSTITUTE
3 3125 01450 9000